

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 15 MAI 1897

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-Zag, par R. LeFort.—Poésie : Vieux monastère, par A. de Bussières.—Les médailles de 1812, par B. Sulte.—A ma sœur Eglephyre, par J.-B. B.—Petite poste en famille.—M. Ferdinand Brunetière, par F. Picard.—Poésie : Le chapelet, par C. de Bussy.—Une première communion en prison, par l'abbé J. Loth.—La femme qui s'ennuie, par V. de Prairie.—La vie aux champs (avec gravure), par F. Picard.—Correspondance du Brésil, par P. de Boucherville.—Gentil toutou, par Boum.—Le 65^e bataillon.—L'explorateur Nansen, par F. Picard.—L'art culinaire.—Conseils pratiques.—Théâtres.—Choses et autres.—Feuilletons : La veuve du garde, par R. de Navery ; Un drame au Labrador, par le Dr Eugène Dick.

GRAVURES.—La guerre en Orient : Un campement d'insurgés Crétois.—Portrait de M. Ferdinand Brunetière.—Au pôle Nord : Le dernier campement avant la séparation ; Nansen au sommet d'un hummock.—Groupe des officiers du 65^e bataillon des Canadiens-Français de Montréal (trente portraits).—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1^{er} samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Une catastrophe terrible vient de frapper Paris tous les journaux en sont pleins, la douleur règne en France et ailleurs, les têtes couronnées n'en sont point exemptes.

Une grande foire de charité était organisée, rue Jean Goujon, près du Palais de l'Industrie. Les boutiques, disposées avec ce bon goût charmant que sait apporter la Parisienne, l'ouvrière comme la noble dame, présentaient l'aspect d'une rue de l'ancien Paris.

C'était un spectacle merveilleux, que celui de ces sortes de magasins où les vendeuses portaient les plus beaux noms du quartier Saint-Germain.

La foule se pressait : on faisait solennellement l'ouverture de cette immense bazar, auquel Mgr Clari, Nonce apostolique, venait de donner ses bénédictions.

Soudain, comme une trainée de poudre, les flammes enveloppent en un tourbillon de mort, tentures, draperies, panneaux, boiseries ; chaque personne est allumée, et c'était comme une vision des sataniques exploits de Néron se servant des chrétiens comme torches vivantes dans ses jardins du Vatican...

La foule éperdue accourt, s'amasse, un immense cri d'angoisse se mêle à une clameur d'agonie !... Les ouvriers démolissent les murs ; les braves pompiers—oh ! s'ils avaient l'organisation de nos pompiers de Montréal !... certes, ils en ont la bravoure ; mais ils n'ont que cela, leur matériel est bon au plus pour des barbares—les braves pompiers se précipitent dans la fournaise, ils brûlent, leurs vêtements sont en lambeaux... Qu'importe ? Il y a une foule—oui, une foule !—à sauver, ils risquent leurs vies, c'est leur manière de combattre !

Des hommes se jettent dix fois, tête baissée, dans le torrent d'horreur : il en est qui n'en ressortent pas, et les flammes les réduisent en un peu de poussière que l'on a même pas retrouvée !...

Desseins impénétrables de Dieu ! Cette foule, ces bonnes Sœurs de Charité, les Anges de la France, tout ce monde est là par charité, pour exercer la charité ; la bénédiction du représentant du Vicaire du Christ est descendue sur cette œuvre admirable... et, en quelques instants, d'une terrifiante rapidité et longs comme des siècles, un tourbillon a passé... il reste des décombres fumants, quelques ossements noircis, une poignée d'or fondu, des bijoux tordus, des brillants dessertis, et une longue file de blessés râlant leur dernier soupir !...

Voilà pourquoi, quand je vois nos braves pompiers emportés par leurs coursiers indomptables, je me sens le cœur envahi d'une immense tristesse, disant en moi-même—et c'est chaque fois que j'ai vu un incendie ou entendu le tocsin :

—Mon Dieu ! faites que personne ne périsse dans ces flammes !...

Nous attendons des détails particuliers de nos correspondants de Paris, et les dessins ou photographies qu'ils nous enverront de cette lugubre catastrophe : nous les publierons aussitôt.

Les désastres succèdent aux désastres. Qu'ils se produisent à Paris, à New-York ou à Yokohama, ce sont vos images, ô Dieu ! que vous détruisez !... Mais serait-ce un blasphème ?—oh ! Dieu nous en garde !—c'est une plainte dont nous ne pouvons nous défendre : qui nous en voudrait ?

A peine les neiges avaient-elles disparu sous les premiers efforts du soleil du printemps, tout notre Nord-Ouest de la province de Québec, par suite d'un refoulement imprévu à certain point, et d'un trop plein occasionné par tous les lacs débordants, tout notre Nord-Ouest se trouvait menacé. Il y eut aussi perte de vie, et que de dégâts ! On croyait que tout était rentré dans l'ordre. Mais le 4 de ce mois de mai, du beau mois de Marie, un nouveau cri d'angoisse retentit, venant, cette fois, de la Malbaie, là-bas, dans le bas du fleuve, dans la région du Saguenay. Des maisons furent emportées, des hangars, des granges, des arbres, tout était brisé sous l'effort du torrent.

Ce pauvre village de la Malbaie est ruiné : mais qui se préoccupe des ruines et des morts ? Il faut jurer d'abord ! et le riche amoncelle sur sa tête les malédictions de celui qu'il opprime ou ne sait pas secourir, pendant que se prépare la vengeance éternelle, prix de son cœur de fer !

Si l'Europe n'eût été si occupée de la guerre dans laquelle elle laisse écraser la Croix par le Croissant, elle eut pu apercevoir, en son sein, ce peuple que décime la famine en attendant que quelque mal contagieux emporte le reste : nous voulons parler de l'Espagne.

Sans doute, l'état actuel de ce malheureux pays a également la guerre pour point de départ : les révoltes de Cuba et des Philippines ont nécessité l'envoi de tous les jeunes gens, dans ces colonies ; tandis que les frais de la guerre nécessitaient la perception d'impôts si lourds, que les gens de la campagne ne purent plus les payer. Pour comble de malheur, l'an dernier ne donna aucune récolte, la famine se joignit à la misère, et les banques sans cœur, les riches sans entrailles,

surent trouver des milliers de dollars pour les dégoûtants hindous, tandis que ceux de notre race, de notre religion, des mêmes origines que nous, peuvent mourir de faim : personne ne s'en soucie, nul ne prétend y penser !

Notre chronique est une chronique de deuil ; nous n'avons, en effet, que des catastrophes, des malheurs, des misères sans nom à enregistrer aujourd'hui.

Tout Montréal s'indigne, avec raison, contre cette mère dénaturée qui, voulant se débarrasser de son enfant âgée de trois mois, l'avait jetée dans un cabinet d'aisances.

Nous relevons rarement des faits de ce genre, où, généralement, une plume se salit ou risque de salir... le respect de nos lecteurs nous fait un devoir rigoureux de bannir ces faits divers monstrueux. Il faut, cependant, de temps à autre, élever la voix.

Un saint évêque, fondant une œuvre destinée à recevoir ces petits anges dont les parents dénaturés ne veulent plus, faisait ressortir avec raison l'obligation, pour la société, de veiller à la conservation de la vie. Car la vie, ayant été donnée par Dieu, Dieu lui-même étant l'auteur de l'âme, nul ne peut s'arroger le droit d'enlever cette vie, de détacher de ce corps l'âme dont Dieu l'a animé.

Si nous nous sommes élevé avec violence contre les enfants assez démoniaques que pour lever la main sur un père, sur une mère ; si même nous avons manifesté le regret de voir nos mœurs—et la Religion toute de charité—s'opposer à ce que le père indigné n'ait plus le droit de vie et de mort sur ces êtres dénaturés, que l'on ne nous taxe point d'illogisme : autant nous abhorrons la brute frappant l'auteur de ses jours, autant nous maudissons le père ou la mère oublieux de leur sainte mission envers leurs enfants, dans quelque cas ou dans quelque circonstance que ce soit.

Notre historien Canadien-français, M. Benjamin Sulte, nous donnait un joli travail sur les "Médailles de 1817" ; dans le même numéro du MONDE ILLUSTRÉ, du 8 mai courant, notre excellent collaborateur de Paris, M. Rodolphe Brunet, nous transmettait une lettre de Mlle de Verchères, lettre datée de Québec, 15 octobre 1689. Cette lettre précieuse fut retrouvée récemment à Paris par notre autre historien Canadien-français, M. Edouard Richard.

La vie de Mlle de Verchères et de sa famille offrant un grand intérêt pour notre pays, M. Sulte nous promet un travail sur ces premiers pionniers de la civilisation ici. Ce sera, certes, très intéressant. Ce travail fera suite à l'article rappelé ci-dessus de M. Brunet.

Nous avons dit, dans notre causerie du 10 avril dernier, avoir quelque chose à demander à notre bienveillant historien, M. Benjamin Sulte.

Dans sa conférence au Château Ramezay, il avait, avec beaucoup de finesse et d'érudition, fait remarquer que les Normands formaient la majorité des premiers occupants français au Canada.

Or, une chose nous a surpris partout où nous avons été dans la province de Québec : c'est cette expression *itou*, signifiant aussi, expression que nous ne connaissons guère qu'à la Lorraine, jusqu'au sud des Flandres Françaises, et en y ajoutant le Luxembourg belge, excepté les Ardennes belges ; on y emploie à chaque instant ce mot *itou*, mais on y a la négative, qui manque ici. Exemple : "J'irai à la fête de la Reine.

—Et moi *itou*.

—Mais je n'assisterai pas au feu d'artifice.

—Et moi *nérou*."

Tout cela devrait être dit en patois, car en français, *itou* et *nérou* ne sont pas employés même par le dernier des paysans.

Est-ce donc, comme d'autres expressions qui, malheureusement, nous échappent en ce moment, nous le prouveraient, comme bien des noms patronymiques nous autoriseraient à le croire, est-ce donc qu'il y aurait en autant de Lorrains ou de gens de l'Est, qu'il y en a eu de l'Ouest ? Car si Mgr Tangay nous donne